

Les silences logorrhéiques de l'hystérique

Catherine Mavrikakis

Numéro 15, printemps 2008

Écrire entre bruit et silence

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/661ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mavrikakis, C. (2008). Les silences logorrhéiques de l'hystérique. *Contre-jour*, (15), 153–162.

Les silences logorrhéiques de l'hystérique

Catherine Mavrikakis

Avertissement : il faudrait lire ce texte en le criant à pleins poumons, jusqu'à ce qu'il soit inaudible

Il me semble que je suis sortie du silence quand j'ai commencé à enseigner. Je me rappelle mes années muettes du secondaire, et puis celles de l'université où les exposés, les prises de parole étaient pour moi, dans leur anticipation, l'occasion d'insomnies que la réalité de mes présentations n'arrivaient pas à calmer. J'avais l'impression que parler faisait de moi un tableau expressionniste, que ma face devenait à la fois déformée et grotesque. Ayant peur de porter avec moi, dans tous mes déplacements, le visage du *Cri* de Munch, je préférais rester en retrait, dans le silence où mon corps en disait, à mon avis, déjà trop, comme celui des acteurs des films muets que je regardais avec horreur, y voyant quelque chose de bien trop familier. C'est donc avec l'impression d'être Peter Lorrie dans *M. Le Maudit* que je fis mes études et que j'atteignis un âge où je me vis contrainte à sortir du silence et de ma malédiction. Il faut gagner sa vie... Sur le divan de la psychanalyste, là où je commençai à m'étendre à 22 ans, je pleurais ou criais peu au début, me contentant de trembler de tous mes membres, me désarticulant en diverses positions qui me faisaient

tenir de l'hystérique yogi et du contorsionniste. Je parlais aussi beaucoup, occupant diverses places dans le discours, si ce n'est toutes les places, ce qui, je crois, venait empêcher toute possibilité d'intervention de la part de ma psychanalyste. Cette parole qui contraignait l'autre au silence, n'était qu'un bruit, qu'une série de bombes destinées à faire exploser tout langage. Je torpillais la langue, et empêchais moi-même, et accessoirement l'analyste, de parler ou de rester dans le silence. J'étais une radio-parasite. Je le suis encore.

Que peut faire une hystérique de la parole ou du silence ? Telle était ma question, et elle demeure, malgré les années, entière. L'hystérique que je suis (je fais ici un clin d'œil complice à toutes celles et tous ceux qui ont cru m'insulter en me donnant ce nom) est nécessairement prise dans le « trop peu » ou le « trop ». Dans l'exigence absolue du silence et dans la nécessité de la parole, l'hystérique ne peut que maudire la langue avec laquelle elle entretient un rapport de dépendance et d'impossibilité. La parole reste pour elle la preuve d'une inadéquation, d'une insatisfaction chronique, mais aussi une drogue à laquelle je n'ai pas voulu toucher dans ma jeunesse. Je me savais profondément toxicomane... Il est vrai que mon lien à la parole et à l'écriture ne peut encore être que raté, puisqu'il me semble que j'entretiens avec les mots une relation d'abstinence ou encore de nymphomanie. Je suis une droguée du langage, je me shoote à la parole, et je sais que devrais arrêter de parler ou d'écrire. Mais comme l'alcoolique que décrit Deleuze dans son *Abécédaire* et qui en est toujours à son avant-dernier verre, j'en suis encore à mon avant-dernière parole. Je n'ai pas à dire mon dernier mot. Et cela, on le sent, constitue presque une menace.

Il m'arrive pourtant de ne pas pouvoir parler, d'avoir les cordes vocales ligaturées et de m'astreindre bien involontairement au plus grand silence, et puis soudain, sans raison, de me mettre à produire des mots, d'être un moulin à paroles, de faire dans la logorrhée délirante, pas toujours idiote, sans qu'aucune de ces positions discursives ne puisse me permettre de quitter la souffrance des êtres à qui la parole est donnée.

C'est donc en sachant à quelle douleur je me livrais qu'à la fin de ma vingtaine, je me suis lancée dans l'arène des mots. Il me fallait quitter

mon mutisme parlant, « ma rue sans joie » ou encore arrêter d'écrire pour les autres « le journal d'une fille perdue ». Pabst était mort depuis belle lurette, je n'avais pas à prendre la relève du cinéma muet. Il le fallait, même si la perspective de la parole me laissait perplexe. Après une vie de silence, je me sacrifiai et je me lançai dans le bûcher. Je commençai à parler et parfois sans même qu'on me le demande. Il me fallut jouer avec moi-même, inventer de vrais petits rituels, des défis afin d'être capable d'intervenir dans un lieu public et même dans les conversations privées. La parole ne pouvant jamais être que ridicule, déplacée, lâche ou trop proche de celle d'Antigone, j'ai accepté de me donner en spectacle, de faire le show du langage. Parler fut une vraie douleur, non pas seulement par le contenu qui pouvait se donner à entendre, mais à cause de l'effet ou de l'efficacité du langage. Je me rappelle de tremblements épouvantables, de migraines terribles quand j'ai commencé à enseigner au cégep et à l'université. Je vomissais après chaque cours comme pour me laver de ce que j'avais dit, des mots qui ne pouvaient être que mesquins ou encore trop généreux, mais qui atteignaient toujours leur cible : moi. Je ne rêvais pourtant pas d'une parole-loi qui saurait m'arrêter, me sortir de mon film allemand des années 20. La parole, je le savais, prend au piège, elle propulse dans la comédie du langage par lequel j'étais médusée et viscéralement bouleversée. Avec les années, j'ai totalement perdu cette angoisse devant ma parole. Donner un cours, tenir un discours en public, participer à un colloque ne me fait plus ni chaud ni froid, cela me donne parfois même grand faim et je crois que c'est précisément à cause de cette indifférence à ma propre terreur, à cause de cette passivité devant la nausée des mots, que j'ai perdu récemment le plaisir d'enseigner et l'envie de parler. On pourrait croire, d'un point de vue médical et historique sur le monde, que j'ai bien avancé et que finalement mon parcours montre que l'on peut sortir du mutisme et de la peur. Je dois ici absolument me révolter contre cette idée d'un progrès psychologique en moi. Il y a certes eu une installation plus vivable de la névrose en ma personne, mais d'un point de vue esthétique, je dois quand même penser qu'un film de Pabst est préférable à un documentaire sur la vie des moustiques dans lequel je fais maintenant la voix off, atone.

Le cri. Je pense que la parole, celle qui m'intéresse, je dois l'avouer, ne peut être qu'un long hurlement ou chant de terreur où je ne sais plus si je suis terrorisée ou terroriste. J'ai pourtant tenté de bouffer du Blanchot et du Heidegger, à la petite cuiller, pendant vingt ans, dans l'espoir de reconduire la parole dans son silence, et de parvenir à trouver dans le langage une demeure, fût-elle inhabitable. En vain. Même chez Blanchot et Heidegger, moi, je ne lis que la terreur. De plus, je suis parfaitement consciente que dans le bruit médiatique, dans la confusion babélieenne dans laquelle nous sommes, il faudrait être capable de parler pour faire résonner le silence ou de laisser la parole se disloquer et aller vers son propre mutisme. Je serais capable de défendre cette position éthique, mais je dois dire que je la trouve particulièrement plate et sans avenir.

Je tiens à ne jamais oublier que le langage m'est violence, une violence absolument terrifiante et s'il m'arrive de parler en oubliant cet état de fait, je m'en veux et pense que justement j'ai fait mon temps dans mon travail et que je devrais passer à autre chose. C'est à la terreur du langage que je veux me soumettre et que je souhaite me sacrifier, dans le théâtre de la cruauté qu'est la parole. Dans les conversations mondaines, amicales, professionnelles, je tiens à me faire peur. J'essaie, même si je n'y arrive plus, de rendre la langue toujours étrangère à moi-même et à elle. Elle doit rester un lieu d'inquiétude vive, un engin de destruction massive, un missile de courte ou de longue portée, une plainte trop stridente, une mélodie trop triste, un chant des sirènes ou un fou rire contagieux, incontrôlable.

Dans les dernières années, comme j'ai réussi à domestiquer le discours que je peux tenir, il me semble que c'est dans la lecture et parfois l'écriture que j'ai cherché à retrouver une langue faite d'implosions et d'explosions, de cris et de bruits. Une langue perturbée. Bien sûr, comme beaucoup de filles qui ont reçu une bonne éducation, j'ai pu, très jeune, avoir un rapport plus tranquille à l'écriture. Écrire me semblait, lorsque j'étais très enfant, la pratique d'un vrai silence, d'un langage consolant, pacifiant qui me berçait. Au détour de certaines phrases, mes idées parvenaient même à être domptées, dominées. Mais, bien vite, à l'adolescence, quand la vie est venue à moi, l'écriture devint un lieu

glissant, un marécage où le sens sans cesse restait suspendu à son rapport à l'énonciation, au corps. La langue écrite, dans son entier, celle qu'on me faisait lire au collège, me devint suspecte, dérisoire. Je découvris la modernité. La lecture de la poésie, ou encore des œuvres du XX^e siècle, me fit comprendre que la terreur linguistique était aussi le lot de certains autres auxquels seule la littérature et la philosophie me donnaient accès. Je n'ai donc depuis longtemps aucune confiance dans le langage et dans sa capacité à dire et c'est cette méfiance-là, cette terreur que je tiens à faire mienne, quitte à ce qu'elle me paralyse. Je me suis reconnue mille fois en ce jeune Lord Chandos, personnage de Hofmannsthal qui dans sa *Lettre* à Francis Bacon voit dans les mots de la pourriture et des champignons qui se décomposent. Philipp Chandos renonce à toute activité littéraire et entre dans le silence. Devant le langage qui s'effiloche sans cesse, il décide de se taire puisqu'il ne sait pas par quel bout le rapiécer. Chandos se contente de voir la langue se défaire et partir en morceaux et il écrit sa dernière œuvre, une lettre, pour venir témoigner de son incapacité à écrire, de son futur silence. C'est là pour moi que commence la littérature. Avec Chandos et surtout après lui. Dans le constat de cette terreur-là.

Par conséquent, je suis toujours profondément ennuyée par les œuvres qui cherchent le bon mot, le mot juste, comme si le langage pouvait être autre chose qu'une Gorgone, avec laquelle on a déjà perdu toutes les batailles, qu'un poison toxique qui nous donne envie de rincer notre bouche en feu. Certaines publications à l'heure actuelle et particulièrement en France m'irritent au plus haut point tant la langue française tente d'y retrouver un certain classicisme qui, pour moi, est absolument stérile dans son académisme et ne sert que l'histoire littéraire, toujours désireuse d'y voir clair. Devant cette littérature, il faudrait tendre l'oreille, admirer le murmure imperceptible du langage et se pâmer devant la beauté du français et de l'expression juste révélée, bien sûr, par l'étymologie, grosse farce, que vénèrent les romanciers crypto-heideggerriens en mal de poésie ou les vrais poètes désespérément errants dans le langage, vaste forêt, large plage. Pour tous ces gens, il faudrait se taire pour laisser parler la langue et faire dans la bondieuserie littéraire. La littérature pour moi ne peut être qu'un travail sur la terreur, un travail

de sape ou de déflagration. Un bruit. Du barouf. C'est bien sûr pourquoi j'aime le Guyotat de *Progénitures* ou *d'Éden, Éden, Éden*, Maria Soudaieva et ses *Slogans*, ou encore Kathy Acker, David Wojnarowicz, Denis Vanier, Josée Yvon. J'aime que la langue soit rongée, dévorée par la pulsion tribale ou encore le désir, fût-il bon marché. J'aime le sens quand il s'évanouit, perd la tête. Si je peux concevoir que la littérature soit autre chose pour d'autres que moi, cela ne change rien à ce que je lui demande à elle : je la veux parasitage pour elle-même. L'écriture doit rester un cri, et je ne peux apprécier aucun projet esthétique et littéraire qui ne travaillerait pas sur ce cri, parfois bien ridicule. Soit.

C'est à l'animalité du langage, à ce qui en lui reste enfantin, fou ou encore bestial que je m'attache. À une jouissance qui fait peur ou qui est simplement souvent dérisoire. Dans cet espace pré-symbolique, le silence peut avoir sa place. Oui. Il est des silences qui travaillent l'articulation du corps et de la langue. Il est des silences qui sont des violences. Celui du Lord Chandos et certains mutismes peuvent être entendus comme des *blasts* : l'œuvre de Beckett pourrait être pour moi un bon exemple de ce rapport du silence au cri. Mais en général, la question du silence en littérature reste pour moi une question extrêmement problématique puisqu'elle mène à une vérité littéraire, à une authenticité ou encore à un sacré qui ne me convient pas. Je préfère la pétarade du langage et sa folie, son absence de sens, son désordre et son essoufflement, sa participation malveillante au vide de la communication.

Depuis longtemps, il me semble que je n'ai plus su me taire. J'ai offert hystériquement (mais l'hystérie peut prendre tant de formes...) ma parole, mes mots en pâture, croyant trouver dans le sacrifice la raison même du langage. J'avais tort. Et bien sûr, je regrette mes paroles, mes écrits. Mais je continue à déblatérer. Je ne peux tenter le silence. Il ne serait pour moi qu'une prise de position d'une certaine classe sociale (peut-être celle qui a succédé à la classe à laquelle appartenait Lord Chandos...), qu'une pose de ceux qui ont le luxe de vouloir se taire, alors que tout le monde demande la parole et que tout le Québec rêve d'« en parler », de parler justement avec et dans le vide de la parole. Je refuse de me tenir à l'écart de la parole médiocre ou de la parole facile. Il y a pour moi une

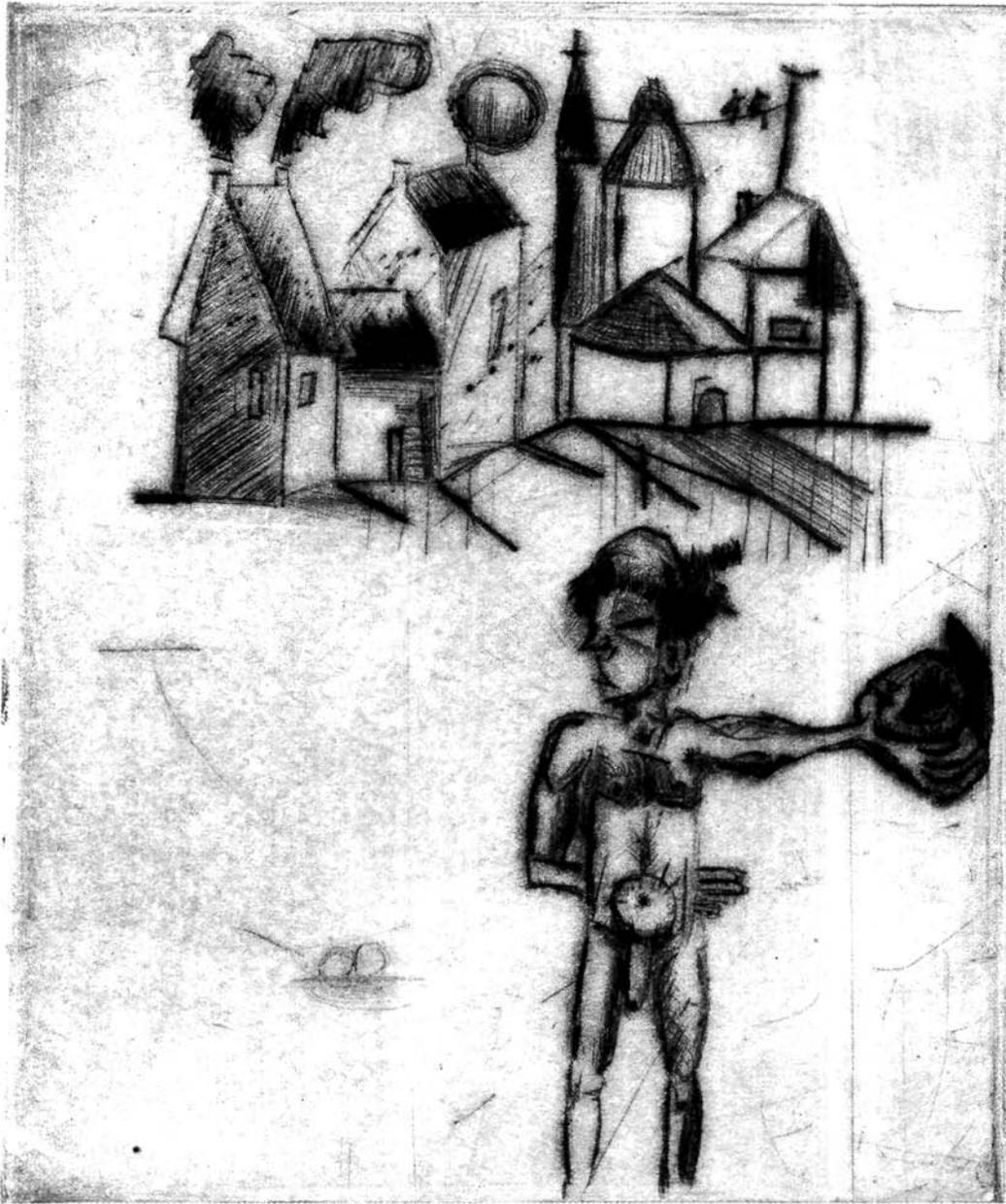
communauté de cris ou de stridences, de bavardages aigus, de babils que je ne peux et ne veux quitter.

Il faut dans notre monde tout simplement monter le volume, parler dans la cacophonie, faire œuvre du bruit.

C'est ce que je crois, même si parfois je n'arrive même plus à m'entendre.

Tant mieux.

Notes de lecture



Catherine Chaumont, *Jehan*